

qu'il les composa lui-même; quand même le style direct qu'il emploie partout ne suffirait pas à le prouver, cette œuvre est empreinte d'un tel cachet de personnalité et d'originalité qu'on ne peut songer un instant à la considérer comme apocryphe. L'intérêt qu'elle présente aux lecteurs est de même nature que celui des *Commentaires* de César; nous ajouterons même que nous avons trouvé entre ce livre et les *Commentaires* de César de nombreuses et singulières analogies. Chez les deux auteurs militaires, c'est la même précision, la même rapidité dans le récit, la même complaisance dans la description des manœuvres et des opérations de guerre, la même netteté, la même sobriété dans les données géographiques sur les contrées avec lesquelles ils se trouvent en rapport. Nous trouvons cependant que le caractère de personnalité est encore plus accusé chez l'auteur tartare que chez l'auteur latin; le récit descend quelquefois chez le premier jusqu'aux détails les plus intimes de la vie domestique, jusqu'aux anecdotes les plus piquantes. Un mérite qu'il est impossible de refuser à Baber, c'est la sincérité et la franchise; à ce titre, ses *Mémoires* sont bien de vrais mémoires d'après lesquels on est en droit de juger l'homme. On voit qu'il ne cherche pas à passer sous silence ou à atténuer certains actes peu louables, certaines situations assez délicates, qui se rencontrent fréquemment dans cette existence accidentée. Quelquefois ces *Mémoires* renferment des pages, des épisodes qui sont de véritables romans; Baber était extrêmement brave de sa personne, et il aimait les expéditions aventureuses. On le voit souvent accompagné de quelques officiers sûrs pénétrer dans le camp ennemi; et alors, forcé de battre en retraite précipitamment, il se retourne pour lancer ses flèches, à la parthe. Dans ces moments, le récit passionné et ému comme s'il s'agissait d'un héros de notre race et de notre histoire.

Baber, malgré sa nature rude et sauvage, avait des prétentions littéraires, du reste assez justifiées. Ses *Mémoires* sont entremêlés de vers tchagatéens et de citations de poésies persanes, qui quelquefois ne seraient pas indignes d'un poète de profession. D'ailleurs, ce prince avait un véritable amour pour les lettres et les sciences. Lorsqu'il envahit l'Indoustan, il fut vivement frappé par l'aspect de cette civilisation inconnue pour lui, et maints passages trahissent cette impression qui dénote un certain degré d'intelligence. Il s'occupe curieusement de toutes les productions du pays qu'il vient d'envahir, des mœurs de ses habitants, de leur degré d'instruction, de l'éclat de leurs connaissances scientifiques, etc. On comprend combien les détails nombreux de ce genre qu'il a consignés dans ses *Mémoires* sont précieux pour l'histoire de l'Inde moderne, et quels inestimables renseignements on peut y puiser. Malheureusement, les *Mémoires* de Baber sont très-rare, et il est fort difficile de se les procurer. La traduction persane n'existe que dans quelques manuscrits conservés au fond de nos bibliothèques; le texte tchagatéen original, publié par un professeur russe de Kazan, très-incorrigible du reste, n'est pas parvenu jusqu'à nous; enfin, la traduction anglaise faite sur la version persane est excessivement rare et coûte un prix exorbitant.

BABOUVISME s. m. (ba-bou-vi-sme — de *Babeuf*, n. pr.). Ensemble des théories politiques et sociales qui composaient le système de Babeuf : *Pour comprendre nettement l'ensemble des idées qu'on appelle babouvisme, il faut considérer d'abord le grand mouvement de la Révolution jusqu'à thermidor.* (F. Thoré.)

— **ENCYCL.** Hist. Rien de plus simple et de plus élémentaire que ce système : c'est le communisme pur, dont on peut retrouver les éléments épars dans les vieux utopistes de tous les âges, depuis Platon jusqu'à Thomas Morus, Campanella, Mably et Morelly. C'est principalement de ce dernier que procédait Babeuf. L'ancien régime expirant avait produit, comme toutes les époques de décadence et de décomposition, quelques-unes de ces mâles et fières natures, stoïciennes de caractère et de mœurs, dont la vie et les pensées étaient une protestation continuelle contre la corruption de leur âge, et que l'horreur de l'injustice et de l'oppression, le mépris de la société qui les subissait, emportaient dans les rêves de l'idéal philosophique jusqu'aux chimères dorées de l'absolue perfection, jusqu'aux fictions poétiques de l'âge d'or. Nobles songes, après tout, que ceux qui ont le bonheur de l'humanité pour objet et pour but. Semblables aux sectaires religieux, qui peuvent incessamment échapper aux dégoûts du monde et aux peines de la vie en se réfugiant dans la cité céleste, dont l'image rayonne au fond de leur âme, les croyants de l'utopie se consolent des réalités sociales en se plongeant en esprit dans les mirages de leur cité philosophique, dans les merveilles idéales de ces républiques où le mal est anéanti, où l'antagonisme des intérêts est supprimé, et qui reposent sur l'harmonie parfaite et l'équilibre des volontés.

Le *babouvisme* appartient à cette tradition. Mais, à la différence de la plupart des réformateurs, Babeuf et ses adhérents, en raison du milieu révolutionnaire où ils avaient vécu, furent moins des apôtres que des soldats, et tentèrent de réaliser par la force des théories à peine ébauchées dans leur esprit et qu'ils croyaient destinées à la régénération de l'es-

pece humaine. A cette époque d'action rapide et d'audace de conception, ces idées entraînèrent un grand nombre d'hommes qui avaient joué un rôle dans les drames de la Révolution. On vit figurer dans la conspiration de Babeuf d'anciens conventionnels et ministres, des généraux, des écrivains, la plupart d'ailleurs jetés dans les partis extrêmes par le spectacle de la décadence de la République, livrée à un mouvement de réaction dont le terme était facile à prévoir. Mais à côté de ces politiques, pour qui l'entreprise était un instrument de guerre, il y avait les véritables sectaires, les théoriciens inflexibles, convaincus jusqu'au fanatisme, qui confessaient leur foi sous la hache, et qui demeurèrent jusqu'à la fin les chefs du complot. C'étaient Babeuf, Buonarroti, Drouet, Sylvain Maréchal, Amar, et d'autres dont les noms ont moins de célébrité.

Les conjurés avaient formé un directoire secret pour préparer l'insurrection, dont le but était la fondation de la *république des égaux*, par la communauté des biens et la nationalisation de la propriété. Cette doctrine était journellement développée par Babeuf dans son journal le *Tribun du peuple*, et propagée dans une société populaire dite du *Panthéon*, que les *Egaux* avaient ouverte dans l'ancien local des Génovéfains.

Nous en résumerons ici les traits principaux, tels que nous les trouvons soit dans le *Manifeste des Egaux*, rédigé par Sylvain Maréchal en mars 1796, au nom du directoire secret; soit dans l'*Analyse* que le parti fit paraître et répandre à profusion en avril de la même année; soit enfin dans la curieuse *Histoire de la conspiration pour l'égalité*, écrite, trente ans plus tard, par l'un des principaux conjurés, Buonarroti.

Voici d'abord un exposé des principes généraux :

La nature a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens. — Le but de la société est de défendre cette égalité, souvent attaquée par le fort et le méchant dans l'état de nature, et d'augmenter, par le concours de tous, les jouissances communes. — La nature a imposé à chacun l'obligation de travailler; nul n'a pu, sans crime, se soustraire au travail. — Les jouissances et les travaux doivent être communs. — Il y a oppression quand l'un s'approprie par le travail et manque de tout, tandis que l'autre nage dans l'abondance sans rien faire. — Nul n'a pu, sans crime, s'approprier exclusivement les biens de la terre ou de l'industrie. — Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches ni pauvres. — Les riches qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents sont les ennemis du peuple. — Nul ne peut priver un autre de l'instruction nécessaire pour son bonheur : l'instruction doit être commune. — Le but de la Révolution est de détruire l'inégalité et d'établir le bonheur commun. — La Révolution n'est pas finie, parce que les riches absorbent tous les biens et commandent exclusivement, tandis que les pauvres travaillent en véritables esclaves, languissent dans la misère et ne sont rien dans l'Etat. — La loi agraire ou partage des terres ne fut que le vœu de quelques peuplades mues par leur instinct plutôt que par la raison. La véritable organisation, c'est la communauté des biens. Plus de propriété individuelle des terres. La terre n'est à personne; les fruits sont à tous, sous l'obligation du travail, etc.

Passons maintenant aux applications.

Le peuple français était déclaré propriétaire unique du territoire; le travail individuel devenait une fonction publique régie par la loi; la somme de travail était la même pour tous les citoyens; les travaux répugnants seraient exécutés à tour de rôle. Le gouvernement n'était plus qu'une simple administration chargée d'équilibrer la production, la circulation, le commerce extérieur; enfin, de veiller à la répartition, faite par portions égales, des produits rassemblés dans les magasins publics. Cessation de tout salaire. Réforme des richesses et du luxe; l'effort de la législation devait être de ramener les hommes à la simplicité des mœurs, à la modeste aisance pour tous, au mépris du luxe corrompeur et des arts futiles, à la suppression progressive des grands centres de population, qui sont des foyers de misère et de corruption. Point de classes privilégiées, pas de prééminences, même intellectuelles ou morales; le génie, même la vertu, ne peuvent donner un droit de domination. L'éducation commune devait se borner à l'acquisition des connaissances utiles, etc.

On le voit, les babouvistes prenaient pour base de leur organisation une égalité parfaite entre tous les hommes; l'individu disparaissait devant une abstraction, l'Etat; l'homme, en un mot, était immolé sur l'autel de la société. Nous négligeons de relever dans ce système les reminiscences nombreuses de Platon, l'organisation spartiate de Rousseau, etc. Ces analogies de détails sont suffisamment connues. En résumé, comme nous l'avons dit plus haut, cette théorie est le communisme philosophique de la tradition, plus ou moins modifié, et aspirant à se réaliser par la force. Elle n'a donc rien de remarquable sous le rapport de la science économique et de l'originalité. On sait d'ailleurs que la partie pratique est le côté faible de toutes les utopies.

Mais Babeuf et ses adhérents n'en gardent

pas moins, dans l'histoire de ce temps, une physionomie dont on ne peut méconnaître la grandeur; et leur tentative est un épisode qui mérite de fixer l'attention des économistes aussi bien que des historiens. Leur fièvre d'améliorations sociales, leurs aspirations égalitaires, leur instinct profond du besoin de nouvelles doctrines pour ranimer la Révolution, épuisée d'idées, leur partialité farouche pour les faibles et les misérables, l'énergie de leurs convictions, la fermeté indomptable de leur caractère, l'audace même de leurs projets, cette foi imperturbable avec laquelle ils se préparaient à porter le poids d'une telle révolution, tout cela donne à ces sectaires énergiques et dévoués une physionomie saisissante, qui contraste singulièrement avec la génération enervée, affaiblie et vulgairement dépravée du Directoire. Ce sont les derniers représentants de la race héroïque de 93, des Romains de l'an II, qui traitent l'économie politique militairement et surtout révolutionnairement, et joignent aux idées les plus subversives un sens profond de l'ordre et toutes les facultés viriles de l'organisation.

On sait que la conspiration, organisée avec la sûreté de main et l'esprit pratique de ces vieux habitués des mouvements révolutionnaires, fut sur le point d'éclater et probablement de réussir. Ce que ces nouveaux constituants eussent fait, ce qu'ils eussent établi, il serait sans doute oiseux de le rechercher; mais nous croyons que ce serait une erreur d'imaginer un avortement complet. Les honnêtes de ce temps avaient une virtualité, une énergie créatrice qui suppléait à l'insuffisance de leurs moyens scientifiques. Tout ce qu'il y avait dans leur système de contraire aux conditions de vie des sociétés humaines aurait été naturellement éliminé par la force des choses; tout ce qu'il pouvait y avoir de pratique aurait été appliqué. L'équilibre se serait établi. De nouvelles idées auraient surgi, de nouveaux horizons se seraient dévoilés; et la Révolution, rajeunie, comme Eson, par un sang nouveau, se serait élancée peut-être à de plus larges destinées.

Mais il arriva ce qui se produit souvent dans les complots. Vendus par un traître qui s'était glissé dans leurs rangs, l'officier Grisel, les conjurés furent arrêtés le 10 mai 1796, au moment où ils délibéraient pour fixer le jour de la prise d'armes. L'un d'entre eux, Drouet, ne pouvant, en sa qualité de député, être traduit devant une juridiction ordinaire, tous furent renvoyés devant une haute cour nationale, assemblée à Vendôme. Les accusés étaient au nombre de soixante-cinq, dont dix-huit firent défaut. Les débats s'ouvrirent le 2 février 1797 et durèrent plus de trois mois. Le tribunal, craignant de prêter un nouvel éclat à la prédication de doctrines révolutionnaires, avait interdit les questions de principes; il en résulta que les babouvistes, malgré leurs efforts, furent constamment refoulés dans l'aride et impuissante discussion des faits qui leur étaient reprochés. Le 26 mai, le jury national prononça son verdict. Babeuf et Drouet furent condamnés à la peine de mort; Buonarroti et six autres à la déportation; tous les autres accusés furent acquittés. Babeuf et Drouet se poignardèrent à l'audience, et furent traités, le lendemain, mourants, sur l'échafaud. Quant aux déportés, on les relégua provisoirement dans un petit fort construit sur un petit flot de la rade de Cherbourg.

Ainsi fut écrasé ce parti, qui s'agitait vainement quelque temps encore et s'éteignit peu à peu dans l'indifférence publique, au milieu des préoccupations purement militaires qui devaient de plus en plus absorber toute la vie de la France.

Mais, après 1830, une nouvelle école de babouvistes ou communistes révolutionnaires se reconstitua parmi nous, sous l'inspiration du vieux Buonarroti, qui avait survécu à la proscription et à tous les événements. Cette école compta de nombreux adhérents, parmi lesquels il faut citer particulièrement Charles Teste, et, dans une certaine mesure, M. Louis Blanc. Le député Voyer d'Argenson, qui avait recueilli chez lui Buonarroti, ne demeura pas étranger à ces idées, qui exercèrent alors une notable influence sur la masse du parti démocratique.

BABOUVISTE adj. et s. (ba-bou-vi-ste — rad. *babouvisme*). Hist. Partisan du système politique de Babeuf : *Buonarroti a nettement exprimé, dans une note de son livre, toute la pensée des niveleurs qu'on a quelquefois nommés babouvistes.* (F. Thoré.)

BABRIUS ou **BABRIAS**, fabuliste grec dont on ignore la patrie et qui vivait peut-être au III^e siècle de notre ère. Il recueillit et coordonna un très-grand nombre des fables que la tradition attribuait au vieux Esope, et qu'il mit en vers, dans un style naturel, animé, souvent fin et élégant. Le manuscrit renfermant la plus grande partie des fables de Babrius fut retrouvé en 1840, dans un couvent du mont Athos, par le Grec Minoïde Minas. Le recueil connu jusqu'alors sous le nom de *Fables d'Esope* ne renfermait que des apologues remaniés pour la plupart, et mis en vers, à différentes époques, par des auteurs restés inconnus, si l'on en excepte le moine Ignatius Magister, qui vivait au IX^e siècle. Le manuscrit du mont Athos a été publié par M. Boissonade, qui en a rétabli et corrigé le texte, qu'il a accompagné d'une excellente traduction latine. Ces

fables ont été également traduites en français par M. Boyer, professeur au collège Saint-Louis.

BABUER, **BABUREN** ou **BABUR** (Théodore), peintre hollandais, né à Utrecht, florissait au commencement du XVII^e siècle. Il alla étudier à Rome et y travailla dans la manière du Caravage, dont il était contemporain; on voit de lui dans l'église de Saint-Pierre-in-Montorio des peintures d'une couleur très-vigoureuse; le tableau d'autel représente une *Mise au tombeau* dont il existe une belle eau-forte, pièce très-rare, que quelques auteurs croient pouvoir attribuer à Babuer lui-même. Descamps, qui nomme cet artiste Babuer, prétend qu'il eut pour maître Pieter Neef; mais, suivant la remarque de Mariette, il n'y a aucune analogie entre les compositions de ce dernier et la *Mise au tombeau* dont nous venons de parler. On a une estampe de Cornelis Bloemaert, datée de 1625 et représentant un homme à mi-corps tenant une flûte, d'après un peintre du nom de Théod. Baburen, qui n'est autre que notre maître d'Utrecht. Corn. de Bie, qui le nomme Théodore Babuer, le fait originaire d'Harlem.

BABUYANES, petit groupe des îles Philippines, au N. de Luçon, dans la Malaisie. L'île Babuyan, la plus importante d'entre elles, donne son nom à ce groupe, dont la population est évaluée à 2,000 hab., en grande partie chrétiens.

BABY s. des 2 g. (bé-bé — mot angl.; même étym. que *bambin*). Enfant considéré comme une poupée qu'on habille, surtout quand il est gras et dodu : *Un baby. Une baby. Donc, mon singe n'est plus un singe, mais un baby, comme dit ma bonne anglaise, un baby blanc et rose.* (Balz.) *Une jeune bonne, très-coquettement attifée, conduisit un baby habillé comme l'enfant adoré d'une famille riche.* (Th. Gaut.) *Au fond, une porte ouverte; sur le seuil, une femme qui balaye; devant elle, un baby qui la regarde faire.* (J. Troussseau.) *Pourquoi le baby eût-il pleuré, quand celle qui chantait en le berçant s'appelait la Maltibrant?* (L. Lespès.) *Un baby témoignait son enthousiasme pour la pièce d'une façon un peu bruyante.* (A. Legendre.) *On l'a employé quelquefois au masculin pour désigner une petite fille : Nais allait être en blanc et rose, car elle est encore un baby; elle va perdre ce joli nom quand viendra le petit, car il sera le cadet.* (Balz.)

— Au plur., on écrit *baby* ou *babies*, à l'anglaise : *Nais allait être en blanc et rose, avec les délicieux bonnets des babies.* (Balz.) *Nul peintre ne sait mieux que lui l'allure chancelante, les poses comiques et les petits airs fûtés des babies.* (Th. Gaut.)

— Rem. Ce mot est peut-être l'exemple le plus frappant de cette manie que nous avons en France de tout faire à l'anglaise : nous avons une appellation charmante, gracieuse, euphonique, c'est notre mot *bébé*. Rien est-il plus doux que d'entendre ces deux syllabes jumelles sortir de la bouche d'une jeune mère pour tomber sur la tête d'un petit lutin frais et rose : *Mon bébé, mon petit bébé; c'est le plus jeune de mes deux nénés?* Eh bien, non; ce mot blessait l'oreille de nos anglomanes. Ils viennent de faire un voyage en Angleterre, ils ont entendu les filles d'Albion dire aussi *bébé*; mais comme Albion écrit *baby*, ils sont rentrés en France, plus fiers de cette importation que s'ils avaient conclu le traité du libre échange. Restons donc ce que nous sommes; affecter de n'être pas Français, c'est proprement le mal français.

BABYLAS (saint), patriarche d'Antioche, succéda à Zébin, vers 238, et subit le martyre pendant la persécution de Dèce, vers 251. Fête, 24 janvier.

BABYLON, personnage mythique, fils de Bélus. Il est un de ceux auxquels on attribue la fondation de Babylone.

BABYLON, nymphe aimée d'Apollon, dont elle eut Arabus.

BABYLONE, grande ville de l'Asie ancienne, capitale du royaume de Chaldée, puis des empires d'Assyrie et de Babylone, dans la plaine de Sennaar, sur l'Euphrate, qui la divisait du N. au S. en deux parties à peu près égales; par 32° 30' de latitude N. et 42° 7' de longitude E. La population de cette ville, à l'époque de sa plus grande prospérité, n'était pas en rapport avec son immense étendue; Volney pense qu'elle ne dépassait pas 6 à 700,000 hab. Ces vieilles capitales de l'Orient, dont le vaste développement flattait l'orgueil des princes, étaient, à vrai dire, des camps retranchés autant que des villes. La cité proprement dite n'en occupait que la moindre partie; la résidence impériale, avec ses vastes constructions et ses jardins immenses, en était toujours séparée. Le reste se composait de terrains cultivés, d'où se détachaient çà et là des groupes d'habitations, qui ressemblaient moins à des faubourgs qu'à des bourgades distinctes. Tel était, à Babylone, le lieu qu'on nommait Borsippa et qu'une tradition plus ou moins authentique désignait comme la tour de Babel, ainsi que l'exprime, au rapport de M. Oppert, le nom cunéiforme qui signifie la tour des langues.

Aperçu historique. Les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur la fondation de cette ville, la *reine de l'Orient*, non plus qu'au sujet des souverains qui construisaient les magnifi-